



Nuits Blanches

Roman

Brigitte GIRAULT-DAUX

Extrait...

Trois heures quinze. Les cols espagnols seraient visibles si la nuit n'était pas si profonde. À vol d'oiseau, quelques minutes suffiraient pour les franchir, pour atterrir au milieu de leurs arêtes rocailleuses. Partie des côtes marocaines, la marchandise a traversé la Méditerranée cachée dans le double fond d'un off-shore, une cargaison de plus de deux millions d'euros dont Idir est désormais responsable. La règle est simple. Il garantit sur sa vie la livraison aux émissaires de l'acheteur, aux conditions convenues. La cocaïne est pure, elle a une blancheur de colombe qui fait oublier son venin de veuve noire. Une fois coupée, sa valeur flirtera avec les dix millions d'euros. La pluie a cessé, les nids-de-poule débordent. La barrière de la scierie se soulève. Une silhouette trapue, lourdement armée, s'installe à côté de Dylan. Dans les habitacles, le signal du démarrage est enclenché, il synchronise les informations des équipes catalanes, lot-et-garonnaises et bordelaises et leur permet de surveiller les déplacements en temps réel. Les portables sont restés branchés dans les appartements de la cité pour tromper une éventuelle géolocalisation de leurs propriétaires. Ne subsiste aucune liaison hormis celle, sécurisée, des ordinateurs de bord. L'Audi se lance sur la bretelle qui rallie l'autoroute. Idir le sait, comme les siens, les battements du cœur de Dylan sont en train de se précipiter. Très vite surgissent les lumières d'un péage, un automate crache sèchement un ticket, les fausses plaques sont balayées par la caméra de la guérite. Sa pupille de verre s'anime mais les vitres sont fumées, les pare-soleil abaissés, les visières des casquettes dissimulent les visages. Pas de bagues, pas de bracelets, pas de montres, pas de chaînes autour du cou, des fringues non siglées, récupérées dans une friperie pouilleuse à proximité des docks qui seront brûlées à l'arrivée. Pas d'autocollants, pas de grigris suspendus au rétroviseur, pas de paquets de cigarettes sur les sièges. La quatre voies est déserte. La voiture ouvreuse s'élançe, talonnée par la BM, et quasi instantanément le compteur d'Idir affiche deux cent dix kilomètres heures. Dans le haut-parleur, la voix de Mike résonne.

— C'est bon, les gars. Foncez.

Dylan obéit, Idir le suit jusqu'à deux cent cinquante, se stabilise derrière lui. L'asphalte porte les stigmates des averses, elle luit par endroits, les pneus rejettent de l'eau sur les bas-côtés, la ligne continue se déroule à une rapidité vertigineuse. Il faut se caler sur les feux arrière de Dylan, ne pas décrocher, ne pas coller non plus. Faire le vide, river son mental sur cette trace lumineuse forée par les phares, sur le feulement de tigre du moteur, sur ce terminal informatique qui peut inopinément balancer une alerte, détourner sur un nouvel itinéraire.

Prier pour que tout aille bien, pour que leur passager n'ait pas de raison de s'énerver. Il escorte la drogue depuis le Maroc, un échec de l'opération signerait son arrêt de mort. C'est l'homme de confiance du vendeur, Tiago Mendes, un Colombien sans états d'âme, aux pérégrinations fléchées de cadavres sur les continents américains, au casier judiciaire miraculeusement vierge malgré le décès prématuré de plusieurs fonctionnaires de police et d'un juge à Bogota. Il a anticipé l'accélération, posé son fusil mitrailleur sur ses genoux, un revolver dort dans la poche intérieure de son blouson. Le premier est là pour répondre aux imprévus, le second pour le soustraire à la colère de Mendes en cas de fiasco, à ses idées tordues pour se débarrasser de quelqu'un, le plus salement possible. Juste pour l'exemple, pour injecter dans les veines de ses troupes la dose de terreur apte à les convaincre que défendre au péril de leur vie un chargement est infiniment préférable à l'aveu d'une débâcle s'ils ont le malheur d'être encore vivants. Une demi-heure de route, près de cent vingt-cinq kilomètres parcourus. Dans une trouée les remparts de Carcassonne scintillent, ils protègent des maisons qui se peuplent de rêves, de cauchemars, de pleurs d'enfants, de corps qui s'étreignent, de ronflements, de sommeils paisibles. Un nuage s'éventre, des gouttes aussi larges que des pièces de dix centimes s'aplatissent sur le pare-brise. Un aller-retour des essuie-glaces et c'est fini, le nuage est distancé, il flotte en apesanteur tel un fantôme en haillons. Les véhicules doublés sont rares mais chacun d'eux est scruté avec attention avant de laisser sur place les conducteurs. Dans le crâne de ces derniers ne surnagent que des poussières dorées aussitôt évanouies et une interrogation momifiée dans un enchevêtrement de neurones tétanisés :

— Heu... C'était quoi, ça ?

La vitesse, le maître mot du succès. Elle qui fige le temps, trouble les visions, instantanéise les réactions. Vingt minutes de plus sous une bruine incessante et la plaine s'incruste de taches lumineuses. Toulouse. Sur le navigateur, une phrase s'inscrit.

— Plus vite. Les patrouilleurs débarqueront dans cinquante-huit minutes.

Les feux de position de l'Audi se muent en têtes d'épingle, la BM monte à deux cent quatre-vingt-dix pour recoller à son pare-chocs, redescend à deux cent quatre-vingts quand le binôme se reforme. Le haut-parleur est muet, Dylan a suivi sa remontée. Deux cent vingt-cinq kilomètres les séparent de la bifurcation qui s'enfonce sur une départementale paumée. Idir mémorise le chiffre sur le compteur, calcule à quel moment il faudra freiner. Pas question de rater l'embranchement qui les jettera en rase campagne car cela voudrait dire franchir le péage sans s'arrêter. Au mieux en pulvérisant la barrière et en déclenchant une alarme au poste de gendarmerie, au pire en s'écrasant sur l'un des piliers des guérites. Il est quatre heures cinq, il avertit son co-équipier.

— À quatre heures quarante-cinq, tu ralentis. On sera tout près de la bretelle. Si on la dépasse, c'est foutu.

— Compris.

Le froid du petit matin lèche les vitres, s'estompe à regret en se heurtant à la tiédeur de l'habitacle. L'obscurité opacifie tout, elle ne révèle que des contours aux phares qui la balaient, l'agrippent à la gorge avec la rage d'un chien furieux, la sectionnent en tronçons incandescents. Ne penser à rien, se projeter dans ce halo salvateur qui découpe le bitume, visser son cerveau sur ce capot qui pénètre l'ombre avec la vigueur d'un marteau-piqueur vrillant la paroi d'une mine aurifère. Ne pas le quitter des yeux, adjurer Dieu pour qu'un obstacle ne se dresse pas soudainement devant des roues qui concurrencent la performance d'un TGV. Quatre heures quinze. En cette saison, l'aube n'est pas impatiente de se lever, le ciel n'est pas près de s'éclaircir. Les déchirures des cumulus dévoilent, ici et là, des étoiles qui brillent faiblement. Sur la gauche, la glissière défile, le museau fuselé de la BM est aspiré dans un sillage pourpre. Une station-service surgie du néant s'y engloutit à nouveau. Il faut s'interdire de cogiter, se robotiser, harmoniser son souffle avec celui de la mécanique, ne pas céder à la distraction. Quatre heures et demie. De part en part, aux abords de centres

commerciaux, la nuit est transpercée de lueurs, d'enseignes clignotantes, clinquantes. Des ceps noueux, tordus, pétrifiés s'amassent en bord de route. Un croissant de lune ferraille avec la grisaille, investit l'interstice dégagé par un vent qui forçait, balance des rafales hargneuses. Sur l'écran, une flèche directionnelle et une indication : *vingt-cinq kilomètres*.

Retrouvez « Nuits Blanches » sur
<https://libre2lire.fr/livres/nuits-blanches/>

ISBN Papier : 978-2-38157-260-4
ISBN Numérique : 978-2-38157-261-1

136 pages – 14.00 €

Dépôt légal : Mars 2022
© Libre2Lire, 2022

